Revue de philologie, *le* Bulletin de la Société des Antiquaires de France, *bien d'autres revues encore, ses innombrables notes philologiques ou épigraphiques, notamment sur les épitaphes chrétiennes qu'il cherche toujours à mettre en rapport avec des textes littéraires. En même temps, par ses comptes-rendus du* Journal des Savants, *il passe au crible de sa critique les livres qui paraissent et les thèses qui s'élaborent sur l'Église de langue latine : celles de Babut, Delehaye, de Labriolle, de Faye, Alfaric, Cavallera, Bardy. Enfin, il fait aussi connaître au grand public* Timgad chrétien *(1911) et publie une petite* Histoire de la littérature latine chrétienne *(1924). Ses derniers livres sur* Saint Martin *(1926),* La vraie légende dorée *(1928),* Saint Jérôme *(1933) montrent le maître devenu surtout curieux d'hagiographie, et soucieux de faire lire et aimer les beaux textes originaux auxquels sa vie a été consacrée. Sa disparition, suivant de peu celle de Pierre de Labriolle, laisse en France, dans le domaine des études latines chrétiennes, un vide qui ne sera pas aisément comblé.*

Pierre COURCELLE.

III

EUGÈNE ALBERTINI

(1880-1941)

L'un des maîtres les plus brillants des études latines, Eugène Albertini, s'est éteint le 15 février dernier, tombé en plein travail. Une première atteinte, bénigne, espérait-on, l'avait frappé en juillet, au cours de sa tournée d'inspection annuelle des antiquités de l'Algérie ; il avait pu regagner Paris, où il avait énergiquement essayé de reprendre sa tâche. Il travailla jusqu'à son dernier jour. Un de ses fidèles amis, le doyen de la Faculté des sciences, Montel, m'a raconté la dernière visite qu'il lui fit, en compagnie de J. Carcopino, vieux camarade de lycée et d'École d'Albertini, alors que déjà on ne pouvait plus conserver l'espoir d'un rétablissement. « Comme je suis heureux de te voir ; j'ai justement là une inscription qui m'embarrasse et que je voulais te montrer. » Et, à la table encombrée de papiers, les deux épigraphistes s'étaient installés, discutant longuement et posément, tandis que, silencieux, dans un coin du grand studio, le mathématicien admirait cette constance qui lui semblait digne de l'antique.

On ne pouvait connaître Albertini sans l'aimer, séduit par la flamme de son intelligence, l'ardente curiosité de son esprit, son entrain et son exceptionnelle délicatesse de sentiments. Sa modestie étonnait ; on eût dit qu'il ignorait sa valeur. Et cependant les succès ne lui avaient pas manqué

depuis l'âge où, souvent, ils grisent de vanité : prix du concours général, cacique à l'École normale, premier à l'agrégation des lettres, membre de l'École française de Rome, puis de celle de Madrid, professeur à la Faculté des lettres d'Alger et directeur du service des Antiquités d'Algérie, professeur de civilisation romaine au Collège de France, membre de l'Institut. Partout il s'était imposé et il continuait à travailler comme lorsqu'il était étudiant, camarade bienveillant des plus jeunes qu'il entraînait dans son sillage, jeune lui-même et n'ayant perdu aucune des vertus de la jeunesse.

Né à Compiègne, le 2 octobre 1880, d'un père corse et d'une mère picarde, il avait fait ses études au collège de la ville où son père était professeur. Fidèle à ses souvenirs, il ne manquait pas d'assister chaque année à la distribution des prix. A Henri IV, où il était venu préparer l'École normale, il avait eu pour maître Paul Monceaux, l'historien de la littérature latine d'Afrique, dont il devait devenir le collègue au Collège de France et à l'Institut. De l'École normale, tout en préparant l'agrégation, il venait au Collège de France suivre les cours d'épigraphie de René Cagnat, dont il devait, trente ans plus tard, occuper la chaire. Au début de novembre 1903, il arrivait à Rome, au Palais Farnèse. Il se proposait d'être l'historien de l'empereur Claude et s'était mis immédiatement à l'œuvre. Ses premiers articles dans les Mélanges *de l'École conservent la trace de ce projet :* La clientèle des Claudii *(1904, p. 247-276) ;* L'inscription de Claude sur la Porte Majeure et deux passages de Frontin *(1906, p. 305-318) ;* Notes critiques sur l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger *(1907, p. 463-477) ; il s'agit de deux routes construites par Claude, de Rome à l'Adriatique. L'étude des aqueducs qui aboutissaient à la Porte Majeure l'avait entraîné à travers la campagne romaine qu'il connaissait à fond et à travers laquelle il guidait ses camarades. Il avait suivi les routes de Claude à travers la Sabine et les Abruzzes ; il avait visité la Calabre et la Sicile, attiré par les régions les moins connues, ravi par tout ce qu'il y trouvait de simple et de primitivement humain. Parlant admirablement l'italien, il s'aventurait partout, il voyait et il connaissait tout.*

Un matin de mars 1905, Mgr Duchesne vint arracher Albertini à l'empereur Claude et à l'Italie. En Espagne, Pierre Paris demandait un Farnésien pour fouiller à Elché. C'était à Albertini de partir : il accepta la tâche avec joie. Ainsi se décidait toute une partie de sa carrière, la partie espagnole où, malgré quelques déboires, il eut la satisfaction d'accomplir beaucoup de bonne besogne.

Ce que furent ses fouilles d'Elché, une communication à l'Académie des Inscriptions (Comptes-rendus, *1905, p. 611-620*) *et trois articles nourris dans le* Bulletin hispanique *(1906, p. 333-355 ; 1907, p. 1-17, 109-130) nous l'apprennent. Il s'agit surtout de céramique peinte ibérique, d'un*

type jusque-là inconnu. Il était revenu à Rome, en 1906, pour une troisième année, puis avait pris un poste, au Lycée de Nantes d'abord (1906-1907), ensuite à Vesoul, où, de 1907 à 1909, il fut un professeur de rhétorique admiré et aimé. L'École française de Madrid venait d'être fondée et Albertini accepta de faire partie de la première promotion. Sa mission était de réaliser pour l'Espagne ce que le commandant Espérandieu commençait à faire pour la Gaule : recueillir et publier tous les restes de sculpture antique en un Corpus *qui ferait pendant à celui des inscriptions.*

Emmenant avec lui sa jeune femme, excellente dessinatrice et qui lui fut une auxiliaire précieuse, Albertini prit donc à travers la péninsule le bâton — ou plutôt l'appareil photographique — du pèlerin archéologue. La vie était austère, les voyages pénibles, les négociations souvent difficiles et, parfois, le document ne valait pas la peine dépensée à le découvrir. Qu'on lise, par exemple, dans le Bulletin hispanique, *1912, p. 197-202, le rapport à M. P. Paris sur une mission à Peñalba, province de Teruel. Au sommet d'une montagne, loin de tout lieu habité et sans moyen de communication, une paroi rocheuse de plusieurs kilomètres de tour portait des gravures et des inscriptions. Celui qui les avait signalées n'était plus au village où l'on comptait le rencontrer ; un guide, finalement, fut trouvé et, dans la solitude fréquentée uniquement par des pâtres et des chasseurs, Albertini put étudier et dessiner au moins les plus anciens de ces souvenirs laissés par les passants de tous les âges, depuis l'époque romaine certainement et peut-être même auparavant. Les dessins étaient enfantins et divers ; parmi les graffiti se lisait parfois un mot latin ou même un vers de Virgile, d'autres étaient en caractères ibériques ou en caractères inconnus, d'autres modernes. Toute explication de l'ensemble, concluait Albertini, ne pouvait être qu'une recherche extrêmement conjecturale.*

Les résultats de ces longues courses à travers l'Espagne n'étaient pas toujours aussi décevants. Dans ce même Bulletin hispanique *(p. 1-10), Albertini signale au Cerro de los Santos huit nouveaux fragments de sculpture, produits de l'art ibérique dont le dernier paraît contemporain de l'époque romaine. Il voit les fouilles d'Ampurias et peut envoyer à l'Académie des Inscriptions la photographie d'une statue d'Esculape nouvellement découverte, « bon spécimen de la sculpture d'époque impériale »* (Comptes-rendus, *1909, p. 939*) ; *à Iávea, petite ville du partido judicial de Denia, province d'Alicante, il trouve un bas-relief grec ; il ne se fait pas faute d'étudier le pays. Denia est probablement l'ancienne colonie marseillaise d'*Hemeroscopion *et Iávea même put être une ancienne colonie grecque* (C.-r. Acad. Inscr., *1911, p. 165*). *A Sesamón, l'ancienne* Segisamo, *dans la province de Burgos, une inscription donne la vraie forme du nom d'une localité,* Suestalium, *située à une centaine de kilomètres de là, ce qui permettra de corriger plusieurs erreurs d'interprétation*

de l'éditeur du Corpus *des Inscriptions* (C.-r. Acad. Inscr., *1911, p. 402*). *Un putéal de Cordoue — et non de Madrid — représente la dispute de Poseidon et d'Athéna, comme une peinture de vase de Madrid que venait de signaler Gabriel Leroux, et c'est probablement la reproduction du groupe de l'Acropole qui date du milieu du IV*e *siècle* (C.-r. Acad. Inscr., *1911, p. 652-655*). *On trouvera le fruit de ces randonnées dans le remarquable article donné aux* Mélanges Cagnat *en 1912, p. 297-318 :* Les étrangers résidant en Espagne à l'époque romaine, *ou encore dans celui des* Mélanges de l'École française de Rome, *1919, p. 309-331 :* Les inscriptions d'Espagne. *Épigraphie, archéologie, histoire, connaissance des lieux, tout s'unit pour animer le passé romain de la Péninsule.*

*Cette ampleur d'information fait la valeur et l'intérêt de la partie du recueil projeté des sculptures d'Espagne qu'Albertini a publiée dans l'*Annuaire de l'Institut d'Estudis catalans, *IV, 1911-1912 :* Sculptures antiques du Conventus Tarraconensis *(in-4°, 157 p.). Elle se retrouve aussi dans la thèse secondaire d'Albertini :* Les divisions administratives de l'Espagne romaine *(in-8°, 137 p., Paris, de Boccard, 1923). Sur un sujet depuis longtemps discuté, sa connaissance approfondie de l'Espagne et de tous ses monuments antiques permet à Albertini d'apporter des précisions nouvelles et des vues originales. On s'aperçoit que rien de ce qui concerne l'histoire et même la préhistoire de la Péninsule ne lui est étranger.*

Cette ampleur de vues avait été remarquée à l'étranger. C'est à lui que s'adressa l'Université de Cambridge pour rédiger le chapitre de son Histoire ancienne traitant des provinces occidentales de l'Empire romain : The Latin West, Africa, Spain and Gaule, *dans le vol. XI de la* Cambridge Ancient History, *p. 479-509 (1936). Dense et nourri de faits, c'est un résumé abondant d'idées générales. Le rôle de Rome, montre Albertini, fut surtout d'élargir l'horizon des provinces, sans supprimer cependant leur caractère propre. Tout leur passé, il le montre, se retrouve dans leur civilisation romaine. L'unité impériale ne fut pas monotonie. En même temps, chacune de ces provinces fournit un appoint considérable, aussi bien moral et intellectuel que matériel, à la vie gréco-romaine. Le tableau qu'il trace de leur développement est à la fois de l'histoire provinciale précise et de l'histoire générale.*

La période espagnole de la vie d'Albertini n'a pas été vaine.

*Ayant quitté l'École de Madrid à l'automne de 1912, Albertini avait accepté un poste d'assistant au séminaire de dialectologie romane de Hambourg. Rentré à Paris en 1914, il se trouvait en congé lorsque éclata la guerre. Sous-officier, puis officier, il connut de durs moments. Même sous l'uniforme, il trouva moyen de faire œuvre d'archéologue. Des travaux aux abords de la forêt de Compiègne, en 1917, avaient mis au jour des morceaux de pierres avec des lettres ; il put en reconstituer quatre milliaires qui se trouvaient ensemble ; trois étaient d'empereurs du milieu du III*e *siècle,*

s'échelonnant dans un espace de dix ans, le quatrième, de Dioclétien. Ces amoncellements de milliaires se rencontraient en Espagne, destinés à témoigner du loyalisme à l'égard des maîtres successifs de l'Empire. Sa communication à l'Institut (C.-r. Acad. Inscr., *1919, p. 46*) *expliquait qu'il devait en être ainsi aux abords du sanctuaire de Champlieu sur cette route de Senlis à Soissons, au sujet de laquelle il pouvait rectifier les indications du* Corpus. *Démobilisé en février 1919, il prenait le poste de professeur de langue et de littérature latine à l'Université de Fribourg en Suisse. C'est ainsi que sa thèse principale pour le doctorat fut un sujet de littérature latine.*

Le choix avait surpris. La composition dans les ouvrages philosophiques de Sénèque *(thèse, Paris, 1923,* Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, *fasc. 127). Il était entendu depuis longtemps que Sénèque composait mal ou même pas du tout. Que pouvait-on apporter de nouveau sur un thème aussi rebattu? A vrai dire, l'étude de Sénèque devait se rattacher aux premières recherches d'Albertini sur le règne de l'empereur Claude. Sénèque était le philosophe de l'époque, le représentant le plus qualifié de la pensée romaine au milieu du I*er *siècle. Analyser la composition de ses traités, c'est rechercher ses habitudes d'esprit, c'est reconnaître quels éléments divers entrent dans ses ouvrages; « j'indique, dit Albertini, comment les manières d'être de Sénèque peuvent s'expliquer historiquement ». Dès le premier chapitre :* Chronologie des œuvres de Sénèque, *on trouve le philologue, au courant des dernières méthodes, doublé d'un historien exact : la métrique ne peut fournir les éléments d'un classement; nous sommes rejetés aux indications intrinsèques des textes, mais il y a, dans cette exégèse, bien des fautes à éviter qu'énumère soigneusement Albertini. Ses raisonnements à lui semblent impeccables et ses conclusions s'imposent. L'étude du plan des traités est un brillant chapitre de critique littéraire. Mais quels éléments entrent dans ces ouvrages? Les idées philosophiques du philosophe résultent rarement d'une réflexion personnelle; les exemples historiques paraissent empruntés aux plus banals des manuels d'école. En réalité, Sénèque est dominé par les souvenirs de son éducation littéraire qui est celle de son temps, éducation exclusivement rhétorique. Son originalité tient pour une part — la moindre — à quelques fines observations psychologiques et surtout à sa sensibilité; elle l'entraîne souvent à des élans lyriques qui atteignent à une éloquence sincère et parfois ne manquent pas de grandeur. Sous Claude et, à plus forte raison, sous Néron, Sénèque a senti le tragique de la vie et il sait en communiquer l'émotion. Des passages de genre très divers se trouvent ainsi juxtaposés. Ils s'enchaînent tantôt suivant un plan; plus souvent il s'agit de la réunion factice de morceaux préparés isolément; le plus habituellement la composition suit le jeu fantaisiste de l'association des idées. Sénèque se laisse aller à son tempérament qui est plus de sentiment que de*

logique et à son goût des ornements empruntés de la rhétorique. Son travail apparaît intimement mêlé à sa vie. Ses défauts d'ailleurs sont ceux non seulement de son époque, mais de toute l'antiquité et ils tiennent, en partie au moins, à la disposition matérielle du volumen *que l'on déroule en le tenant des deux mains, d'où impossibilité de prendre des notes et même difficulté de revenir en arrière pour retrouver l'enchaînement d'un développement un peu long. Le lecteur n'a jamais qu'une page sous les yeux; c'est la page qui compte plus que l'ensemble. Rares sont les ouvrages de critique littéraire qui pénètrent aussi intimement dans le travail et la pensée d'un auteur. Albertini réussit vraiment à déceler le secret inconscient de l'art de Sénèque. Une telle thèse le classait définitivement parmi les maîtres de l'histoire littéraire.*

Mais, au moment où elle fut soutenue, le hasard d'une nomination avait déjà déterminé l'orientation de ses études à venir. Il était devenu « africain ». En 1920, J. Carcopino ayant été appelé à professer l'histoire ancienne à la Sorbonne, Albertini fut nommé à sa place à la chaire d'Antiquités de l'Afrique du Nord à l'Université d'Alger. Est-ce uniquement cette circonstance qui le fit « africain »? L'archéologie de l'Algérie romaine n'était-elle pas comme la suite de l'archéologie de l'Espagne? Dès son article des Mélanges Cagnat *en 1912, Albertini insistait sur les relations particulièrement étroites qui semblaient lier non seulement l'administration, mais la civilisation de l'Espagne à celle de l'Afrique. En fait, le travail qu'il avait fourni en Espagne le préparait admirablement à sa tâche nouvelle d'archéologue de l'Algérie romaine.*

Tâche immense et qui aurait été écrasante pour un moins actif que lui. Il ne s'agissait pas seulement d'enseigner, il fallait organiser et diriger le service des Antiquités dont il se trouvait le premier titulaire. C'étaient de nouveau les courses difficiles vers tous les points où apparaissait un monument antique ou bien des séjours prolongés sur les champs de fouilles qu'il s'agissait de diriger et de contrôler; c'était le Musée de Mustapha à administrer et à enrichir, c'était le nouveau Musée d'ethnographie et de préhistoire à installer, c'étaient les multiples relations avec les correspondants et informateurs locaux dont il fallait entretenir le zèle. D'autres, qui l'ont vu à l'œuvre en Afrique, diront sans doute le rôle qu'il y joua. Dans la métropole, dès 1920, on voit se multiplier ses communications à l'Académie des Inscriptions sur les dernières découvertes algériennes et ses notes au Comité des Travaux historiques. Les deux collections ont de bonnes tables qui nous dispensent de donner la liste de ces menus travaux. Il multiplie en même temps les articles à travers les revues savantes, de la Revue historique *au* Bulletin des Antiquaires de France, *de la* Gazette des Beaux-Arts *aux* Monuments Piot, *aussi bien que dans la colonie même :* Revue africaine, Bulletin de la Société géographique et archéologique d'Oran,

Recueil de Constantine, Bulletin de l'Académie d'Hippone. *On trouve encore de ses articles dans plusieurs volumes de Mélanges offerts à des savants :* Mémorial Henri Basset, *1928;* Mélanges Maspéro, Mélanges Paul Thomas, *1930;* Mélanges Dussaud, *1939;* Mélanges Radet *et* Mélanges Martroye, *1940.*

L'une des dernières tâches qu'il s'était assignées était de préciser la limite atteinte vers le Sud par l'occupation romaine, de déterminer la façon dont la frontière fut organisée et de reconnaître les postes avancés que les empereurs lancèrent au delà de cette frontière, de la Libye italienne au Sahara français, soit comme jalons d'une avance ultérieure, soit comme sentinelles à la limite de l'inconnu. C'est un élément de cette vaste enquête qu'apporte l'étude faite en collaboration avec P. Massiera du Poste romain de Messad, *riche de belles inscriptions nouvelles* (Revue des Études anciennes, *1939, p. 223-244*). *Aidé par les travailleurs locaux, en liaison étroite avec l'École française de Rome dont il accueillait chaque année quelques membres venant faire en Algérie leurs premières campagnes archéologiques, il fut en Afrique, comme il l'avait été en Espagne, un véritable explorateur scientifique.*

Maître de l'archéologie africaine de toutes les périodes, Albertini avait été, à côté de S. Gsell, l'âme du Congrès international d'archéologie *à Alger en 1930. Au 3*e Congrès d'archéologie chrétienne, *à Ravenne, en 1935, il avait assuré à l'Algérie une place de premier rang par une relation remarquée sur son archéologie chrétienne. En 1939, il s'était occupé activement, avec Gabriel Millet, de la préparation du* Congrès de byzantinisme *qui devait s'ouvrir à Alger au début d'octobre. A la fin d'août de la même année, il se trouvait à Berlin, remplissant les fonctions de secrétaire du* Congrès international d'archéologie, *qui fut interrompu par la guerre. Sa serviabilité toujours prête était souvent mise à contribution; partout s'affirmait son autorité, point sourcilleuse, due à la vivacité de l'intelligence, à la solidité du savoir et à une séduisante bonne humeur.*

Il avait en même temps sur le chantier des travaux considérables, tout d'abord, la continuation du nouveau Corpus des Inscriptions latines d'Algérie, *dont le tome I,* la Proconsulaire, *avait été publié par Gsell en 1922. Albertini a fait le fascicule 1 du tome II,* la Numidie, *qui se trouvait sous presse en 1940; le second fascicule est avancé; un tome III est prévu pour la Maurétanie. On imagine aisément tout ce qu'un tel travail représente de soins.*

Une autre publication importante était entre ses mains depuis 1928, celle de ces quarante-cinq tablettes de bois entières ou mutilées portant, écrits à l'encre, des textes de contrats de vente. Elles avaient été trouvées groupées dans une cachette à une centaine de kilomètres au sud de Tebessa. Albertini avait fait part de cette découverte à l'Académie des Inscriptions

le 28 septembre 1928. En 1930, il avait donné au Journal des Savants *(p. 23-30) un article plus détaillé dans lequel il publiait les plus importants des textes qu'il était parvenu à déchiffrer. Le dernier en date de ces documents est de 496; les autres se groupent dans une période d'une cinquantaine d'années précédant ce terme. Il s'agit une fois d'une vente d'esclave, partout ailleurs, de ventes d'immeubles et de terrains. Le déchiffrement de l'écriture cursive est d'autant plus difficile que la plupart des tablettes sont fort mutilées. Le contenu en paraît dès maintenant très important en ce qui concerne le droit. On voit ces* culturae mancianae, *que le propriétaire n'exploite pas, transmises par héritage et même cédées en vente par le cultivateur qui les exploite. On y trouve une description minutieuse des terres et de leurs plantations avec leurs prix, qui semblent fort bas. Il est vrai qu'il ne s'agit que de possession et non de propriété. Aux confins du désert, à la fin du V^e^ siècle, à la veille de la reconquête byzantine, le latin apparaît la langue des contrats. On n'y trouve aucune trace de la domination vandale, si ce n'est le nom du roi. Qui sera en mesure de poursuivre et de mener à bien les déchiffrements commencés par Albertini?*

Son enseignement à Alger nous a valu deux ouvrages parfaits : une forte brochure, L'Afrique romaine, *63 p. in-8°, qui eut grand succès; publiée en 1922, elle eut une seconde édition en 1927 et fut éditée à nouveau en 1932 par le Gouvernement général de l'Algérie — et, en second lieu, son précieux volume,* l'Empire romain, *paru en 1929 dans la collection* Peuples et civilisations, Histoire générale publiée sous la direction de L. Halphen et P. Sagnac. *Précision dans le détail, ampleur de l'information, originalité des vues générales font la valeur du livre. Manuel, si l'on veut, mais manuel d'ordre supérieur.*

Après tant d'articles de détail dont chacun, épigraphie, archéologie figurée et monumentale, lui avait révélé un fait ou un aspect particulier de la vie romaine, Albertini dut avoir plaisir à composer ce tableau total de l'Empire. Il avait le goût des idées. Ses moindres articles, et c'est ce qui en constitue l'originalité, ne manquent jamais de rattacher le particulier au général; ils ne se bornent pas à exposer ou à décrire, ils font comprendre en mettant le fait à sa place dans l'ensemble dont il relève. De même l'une et l'autre de ses thèses ouvrent de longues et larges perspectives au delà de leur objet propre. Une année, il avait guidé dans les mers de Grèce une croisière Guillaume Budé et ses auditeurs ont conservé le souvenir admiratif de la large intelligence de ses exposés. Son Empire romain *lui fournissait ainsi l'occasion de tracer les grandes lignes de cette politique dont il avait observé les effets en Espagne et en Afrique, de montrer l'organisation d'ensemble de cette administration dont les inscriptions mentionnent des cas particuliers. De l'état de la société, de la littérature, de la religion, aussi bien que de la vie économique, il donne, pour chaque période, un aperçu général, mais sans jamais perdre de vue la réalité humaine, sans*

que jamais généralité devienne abstraction. Rome, naturellement, est pour lui le centre, mais il n'oublie pas que, si l'impulsion est la même pour tout l'Empire, les effets en sont différents dans chaque province et il l'indique d'un trait. Le monde romain est l'objet de son étude, mais le sort de ce monde, si vaste fût-il, ne dépendait pas seulement de lui-même et le Manuel cherche à donner une idée des Barbares qui s'agitent au centre et au nord de l'Europe, de ceux-là même qui se succédaient jusqu'au fond de l'Asie, forces ignorées des Romains qui finalement briseront les frontières de leur Empire. Cette histoire est admirablement complète ; on la consulte bien rarement en vain et on la lit toujours avec le plus vif intérêt. Combien de fois la vérification d'une date ou d'un nom n'entraîne-t-elle pas à lire tout le chapitre ! Et chaque fois on y trouve quelque point de vue nouveau. Le livre tout entier porte vraiment la marque de son auteur ; il le qualifiait excellemment pour la chaire de civilisation romaine du Collège de France.

Quel que fût son attachement pour l'Algérie, Albertini n'avait pas hésité à poser sa candidature à cette chaire qu'abandonnait R. Cagnat, mis à la retraite. Le maître des antiquités africaines à Paris, Stéphane Gsell, venait de mourir inopinément. Seul, Albertini pouvait remplacer à la fois l'un et l'autre. En devenant professeur de « civilisation romaine », il n'abandonnait pas d'ailleurs complètement l'Afrique où le rappelaient chaque année, pour une tournée de plusieurs mois, les fonctions qu'il conservait, d'inspecteur des Antiquités. C'est là, sur son champ de travail algérien, qu'il fut frappé.

Son enseignement au Collège de France faisait la part de l'un et de l'autre sujet. Nous voyons Albertini y étudier la société romaine au I^er^ *siècle de l'Empire, la vie municipale dans les provinces de langue latine, la crise de l'Empire romain au* III^e^ *siècle et, surtout, plusieurs années durant, les mouvements de population à l'intérieur de l'Empire ; il y reprend également l'histoire de l'Afrique romaine à partir du* I^er^ *siècle de notre ère. C'est, on le sait, jusqu'à ce terme que Stéphane Gsell avait poussé sa remarquable* Histoire de l'Afrique du Nord. *Si le temps ne lui avait pas manqué, peut-être Albertini aurait-il continué cette œuvre de son prédécesseur, comme il continuait le* Corpus *des inscriptions algériennes commencé par lui.*

Malgré tous ces travaux, il était demeuré singulièrement actif et voyageur. Deux étés de suite, en 1936 et 1937, il avait été au Brésil enseigner l'histoire romaine et l'épigraphie latine à l'Université du district fédéral de Rio de Janeiro et il en avait profité pour de longues excursions à l'intérieur du pays, excursions auxquelles sa curiosité toujours en éveil entraînait les compagnons venus avec lui de France. Dans l'Amérique latine, comme ailleurs, il se révélait immédiatement un maître.

En 1938, il avait été élu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

En déplorant sa mort prématurée, le président, Marcel Aubert, a dit toute la place qu'en peu de temps il avait su y prendre. Il était un travailleur infatigable, se chargeant, avec un sourire d'apparence détaché, de toutes les besognes dont il s'acquittait en y mettant tout son cœur. A l'automne 1939, lorsque éclata la guerre, libéré de toute obligation militaire et tout en continuant son enseignement, il avait assumé un service très chargé à l'Information, collaborateur dévoué et précieux de son camarade Paul Hazard. Là aussi, il s'était fait apprécier et aimer de tous.

Lorsque Stéphane Gsell avait disparu, en 1932, Albertini avait donné à la Revue africaine *une notice nécrologique dans laquelle il souligne chez son prédécesseur « une probité intellectuelle égale chez lui ou plutôt identique à la loyauté de son caractère... le don de concevoir large et de regarder loin et cette générosité de cœur qui, dans l'histoire du passé, sait voir les hommes, leurs efforts, leurs souffrances et leurs aspirations vers un idéal qui anoblit le réel... ». Quoiqu'il fût lui-même très différent de Gsell, ces qualités étaient aussi les siennes et de façon éminente. Son cœur qu'il avait généreux a part dans son talent à côté de son esprit magnifiquement doué. Profondément bon, fidèle dans ses amitiés, il ignorait toutes les petitesses, même celles des autres dont il avait eu à souffrir. Il ne fut pas seulement un savant dans toute la force du terme, il était aussi homme d'action et presque d'aventure, courageux à la peine et d'un entrain rayonnant. Il avait mis ses dons au service d'une science austère, mais, dans chacun de ses travaux, jusque dans les moindres, on le retrouve tout entier avec admiration. Sa carrière est de celle qui font honneur à la science française.*

Albert GRENIER.

— *Monceaux, De Labriolle, Albertini : trois historiens de Rome, en particulier de la Rome impériale et chrétienne, disparus en peu de mois ; leur mort a suivi de près celle d'un autre grand historien de la Rome chrétienne : Ch. Guignebert, qui nous a été enlevé au début de cette guerre, à la veille même de présenter une communication à l'une de nos séances. Personnalité vigoureuse, esprit original, critique plus encore qu'historien proprement dit, Ch. Guignebert a imprimé sa marque sur le problème des origines chrétiennes en l'abordant du dehors pour ainsi dire, sans avoir à ménager aucune position prise ni par d'autres ni par lui-même. Attitude qui nous a valu un enseignement vivant et fécond, une œuvre puissante, malheureusement inachevée, mais qui doit servir de base et de référence à toute recherche future. Les circonstances n'ont pas permis de consacrer ici un article nécrologique à Ch. Guignebert, mais on trouvera une notice détaillée sur sa vie, son enseignement, ses travaux dans les* Annales de l'Université de Paris, *numéro de juillet-octobre 1939.*